

À l'école, lecture pour tous

L'initiative d'un lycée francophone d'Ankara d'instaurer un quart d'heure de lecture quotidien se développe en France grâce à l'association « Silence on lit! » animée par le cinéaste Olivier Delahaye et l'académicienne Danièle Sallenave. Objectif : généraliser cette bonne pratique dans l'Éducation nationale.



Étienne De Montety
edemontety@lefigaro.fr

Dans le quartier moderne Mustafa-Kemal d'Ankara, comment ne pas remarquer ce grand ensemble blanc liseré de rouge, aux couleurs de la Turquie : c'est le lycée francophone Tevfik-Fikret. S'y pressent les enfants de la société turque attachée à un enseignement de qualité, qui passe par l'apprentissage du français. Un lycée semblable à des milliers d'autres dans le monde, avec ses classes, ses laboratoires, ses terrains de sport, ses bons élèves et ses fumeurs : sauf que tous les jours à 13h35, ce n'est pas le bruit de 1600 enfants et adolescents que l'on entend, une meute s'ébranlant après une matinée studieuse, mais une sonnerie puis le silence, porté par une musique douce : chut, on lit. En classe ou au gymnase, on lit. Pas seulement les élèves, tout le monde lit : des professeurs au personnel administratif. Des cuisines à la direction.

« Si un visiteur vient me voir sans rendez-vous à cette heure-là, il attend jusqu'à ce que j'aie fini ma lecture », raconte Ayşe Başçavusoglu, la directrice du lycée Tevfik-Fikret.

Lecture pour tous : ce rituel du lycée Tevfik-Fikret n'est pas observé occasionnellement, à la faveur par exemple d'une semaine de la lecture, mais quotidiennement depuis seize ans. C'est devenu un temps qui rythme les journées de travail, au même titre que les cours d'histoire ou de mathématiques. Il est né un jour de 2001 où les enseignants s'interrogeaient sur le moyen de promouvoir la lecture, qu'ils jugeaient insuffisante : l'une d'entre eux eut l'idée simple d'établir un temps quotidien de lecture obligatoire. Celle-ci s'imposa aussitôt non comme une contrainte, un allongement de la journée, mais comme une évidence. Et désormais, comme une habitude.

« La première année, ce moment de lecture avait été fixé à 10 minutes. Ce sont les élèves qui ont demandé qu'il soit allongé à 15 minutes. »

« Un besoin premier pour donner du sens à la vie »

Ce rituel, Ayşe Başçavusoglu y tient tout particulièrement. Elle dirige l'établissement depuis 1993 (il compte deux sites, à Ankara et à Izmir). Ancienne élève du lycée Charles-de-Gaulle d'Ankara, puis de Tevfik-Fikret, elle y fut interprète (pour le personnel non francophone) puis professeur de français avant d'en prendre la direction. Cette femme élégante, qui dégage une autorité naturelle, explique ses choix pédagogiques : « La lecture n'est pas un loisir, mais un besoin premier pour donner du sens à la vie. »

Son attachement à la lecture s'enracine dans sa propre histoire : elle se souvient, enfant, de son père qui ramenait chaque soir un livre à la maison. À huit ans, quoique orpheline, elle était déjà riche d'une solide bibliothèque. Elle est aujourd'hui une lectrice éclectique, formée aux classiques, amatrice de Fred Vargas et d'Amin Maalouf. Elle veille à ce qu'à Tevfik-Fikret, lecture rime avec livre. Les élèves peuvent choisir un ouvrage en turc ou en français, apporté par leurs soins ou choisi à la bibliothèque de l'établissement, riche et variée. Quel qu'en soit le genre littéraire – « à l'exception de la pornographie », tient-elle à préciser. La lecture se pratique sous le signe de la liberté. En revanche, pas question d'ouvrir un magazine, un manuel scolaire, encore moins une tablette numérique.

« Un livre se rapporte à nos sens, on le touche d'abord, on sent le papier, et puis grâce à la vue on commence à le lire », explique-t-elle.



Tous les jours, à 13 h 35, au lycée francophone Tevfik-Fikret à Ankara, la sonnerie retentit et tout le monde s'interrompt et prend un livre : la directrice de l'établissement, les élèves, mais aussi la maîtresse ou encore le surveillant. Et ce depuis seize ans. COURTESY



Depuis seize ans, elle a vu passer les modes éditoriales : à Harry Potter a succédé *Game of Thrones*. Mais elle se souvient aujourd'hui avec émotion de cet élève réticent à l'exercice à qui le professeur avait mis entre les mains un livre de poésie. Face à ce qui ressemblait à un pari de Pascal (lis et tu aimeras lire), le récalcitrant l'ouvrit, se prit au jeu et demanda à garder le volume.

« La bande dessinée est autorisée, ajoute Ayşe Başçavusoglu. Car nous avons observé avec plaisir que les élèves qui commencent par ce genre poursuivent au bout de quelques mois par la lecture de "vrais" livres. »

Le lycée Tevfik-Fikret est un des fleurons de la francophonie en Turquie. Créé il y a cinquante ans, cet établissement privé est lié avec la France par le label « FrancEducation » : son diplôme de fin d'étude est reconnu comme équivalent du baccalauréat et les liens sont anciens et étroits avec l'Institut français à Ankara (Éric Soulier conseiller de coopération et d'action culturelle et Sébastien de Courtis). Ils sont nombreux dans la vie politique turque, la diplomatie, la culture ceux qui sont passés par Tevfik-Fikret. On trouve aussi bien l'écrivain Hakan Günday (auteur de *Encore*, prix Médicis étranger 2015) que Gülsüm Bilgehan, re-

présentante de la Turquie au Conseil de l'Europe. Le nom du lycée, celui d'un grand poète francophile de la fin de l'Empire ottoman, comme les effigies d'Atatürk, apposées sur les casiers des élèves et les murs du lycée, disent son attachement à la laïcité, l'égalité et la démocratie, dans un pays en pleine tourmente.

La lecture quotidienne, entrée dans les mœurs de Tevfik-Fikret, aurait donc pu rester une sympathique spécificité d'un lycée d'excellence d'Ankara... C'était sans compter la visite en 2015 du cinéaste français Olivier Delahaye, familier de la Turquie, et venu à Tevfik-Fikret présenter son film *Soleils*. Aucun rapport avec la lecture, a priori.

Ce jour-là, à 13 h 35, la sonnerie retentit dans la salle des professeurs où il se trouve, et tout naturellement tout le monde s'interrompt et prend un livre. « C'est le temps de lecture », lui dit-on laconiquement. L'atmosphère de recueillement dans laquelle est plongé le lycée le saisit. De retour en France, il n'a de cesse qu'il ne fasse connaître cette initiative. Son propos parvient aux oreilles de Danièle Sallenave, écrivain, membre de l'Académie française, qui a longtemps enseigné la littérature à l'université. Elle est aujourd'hui très préoccupée par le recul de la lecture en France. « Une pratique sinistrée », résume-t-elle. Non pas comme phénomène culturel mais comme « mécanisme » : en France gagne un illettrisme qui ne dit pas son nom. Son cri d'alarme remonte à dix ans : un essai intitulé *Nous, on n'aime pas lire*.

« De nombreuses personnes ne peuvent pas déchiffrer plus de quelques lignes. Elles n'ont pas acquis la pratique de la lecture suivie. Pis : celle-ci leur fait peur. »

« De la volonté, et aussi de la méthode »

La venue d'Ayşe Başçavusoglu à la Foire du livre de Brive que préside l'académicienne à l'automne 2015 sert de rampe de lancement. L'association des trois s'appellera « Silence on lit! ».

« Le point d'exclamation est important, soulignent-ils de concert : organiser un temps de lecture quotidienne demande de la volonté, mais aussi de la méthode. Sinon, ça ne dure pas. »

Depuis deux ans, l'association se structure. Elle a établi une charte qu'elle propose aux établissements demandeurs. Olivier Delahaye a momentanément posé sa caméra et sillonne la France en ambassadeur de cette initiative. Il passe de longs moments au téléphone avec les recteurs d'académie, les directeurs d'établissement pour les conseiller dans la mise en place.

« Certains professeurs freinent. Certains confondent ce temps avec un allongement de l'enseignement du français au détriment de leur discipline. D'autres nous voient comme un cheval de Troie du ministère. Il faut rassurer. »

Près de 400 établissements sont désormais membres de Silence on lit !. L'enthousiasme de Florence Robine, rectrice de l'académie Metz-Nancy, a donné un coup d'accélérateur à son installation dans la région Grand Est. Lorient, Vallauris, Nemours se sont lancées. Un collège d'Oujda (Maroc) aussi. La mairie de Strasbourg étudie l'idée d'instaurer ce temps de lecture non seulement dans les écoles de la ville mais à l'Hôtel de ville pour le personnel municipal.

« Ce temps de silence, si bénéfique, pourrait être généralisé aux collectivités et aux entreprises », rêve Delahaye qui cite Blanchot : « Une œuvre littéraire est, pour celui qui sait y pénétrer, un riche séjour de silence, une défense ferme et une haute muraille contre cette immensité parlante qui s'adresse à nous en nous détournant de nous. »

Et l'Éducation nationale ? Cet automne, Jean-Michel Blanquer a reçu Danièle Sallenave et Olivier Delahaye : cette aventure insolite, née à Ankara, rejoint ses préoccupations. Silence on lit ! attend maintenant un soutien concret.

Après la distribution des *Fables* de La Fontaine, promise par le ministre en juin dernier, le moment est peut-être venu d'organiser leur lecture. ■

Pour en savoir plus : www.silenceonlit.com



Certains professeurs freinent. Certains confondent ce temps avec un allongement de l'enseignement du français au détriment de leur discipline. D'autres nous voient comme un cheval de Troie du ministère. Il faut rassurer. ■

OLIVIER DELAHAYE, CINÉASTE